

Alain Minc : «Face au carnivore Trump, les Français restent les seuls Bisounours d'Europe»

Par [Alain Minc](#)

Publié le 22 janvier à 07h00, mis à jour le 22 janvier à 08h10



Alain Minc, Fabien Clairefond

TRIBUNE - En réalité, ce ne sont pas les «carnivores» américains qui menacent la France, mais ses partenaires européens, qui finiront par dévorer notre pays de Bisounours, alerte l'ancien conseiller politique et essayiste.

Dernier livre paru : « Somme toute » (Grasset, 2024).

[Le couronnement de Trump](#) signifie, paraît-il, le triomphe des carnivores sur les herbivores – pour reprendre une métaphore commune à Emmanuel Macron et Nicolas Sarkozy. Les carnivores, ce sont les souverainistes, étatistes, nationalistes, partisans des démocraties illibérales, identitaires de tous acabits. Les herbivores, les mondialistes, européistes – le « iste » est là pour dévaluer les partisans de l'Europe – défenseurs classiques de l'État de droit et de ses pouvoirs et contre-pouvoirs, thuriféraires de l'économie sociale de marché ou de la social-démocratie, immense cohorte à laquelle j'appartiens, et qu'il est de bon ton de considérer comme incarnant le monde d'hier, et donc condamnée face aux crocs des molosses carnivores.

La réalité est évidemment moins manichéenne. Les pays du « Club Med » - Italie, Espagne, Grèce, Portugal – que nous faisons tout, par orgueil, pour ne pas rejoindre, vont bien et grâce aux réformes que la Commission de Bruxelles et la Banque centrale européenne leur ont imposées, tiennent leur rang, l'Espagne ayant même le record de croissance au sein de l'Union européenne ; ils sont en excédent primaire de leur budget (hors dépenses d'intérêt sur leurs dettes) et ont même pour certains des excédents impressionnants de leurs balances commerciales. Les pays septentrionaux (pays scandinaves, Pologne et pays Baltes) réussissent à conjuguer croissance macroéconomique et réussites technologiques.

Quant à [l'Allemagne](#), certes victime de son choix pour le gaz russe, le tropisme exportateur vers la Chine et la garantie stratégique américaine, elle paraît aussi empêtrée que nous. Mais lorsqu'une nouvelle grande coalition se formera au printemps et que celle-ci se débarrassera du frein constitutionnel à la dette, elle aura la capacité d'une relance hyperpuissante qu'offre un taux d'endettement de 60 %, appuyée par la force intrinsèque de son « Mittelstand » et une capacité inentamée de compromis sociaux, comme Volkswagen vient une fois de plus de le démontrer. Nos partenaires n'aimeront pas le monde des carnivores, mais ils sont capables d'y faire face.

Bisounours, nous le devenons jusqu'à la caricature en ne nous interrogeant pas sur notre masse globale de travail.

Pourquoi faisons-nous bande à part, nous Français ? Parce que nous sommes des « Bisounours ». Avons-nous entendu un de nos responsables poser simplement le diagnostic suivant ? Un déficit commercial abyssal qui traduit notre retard de compétitivité ; un déficit public qui demeurera autour de 6 % et qui fait, de loin, de la France la lanterne rouge de l'Union européenne ; une dette – l'opinion l'apprend enfin – qui nous

immobilise ; [un nombre d'heures travaillées par an inférieur à celui de nos partenaires](#) et un nombre d'années travaillées par individu encore plus décalé par rapport à eux ; une productivité sur le recul ; un niveau scolaire et universitaire en retrait permanent dans les classements Pisa ; un État-providence dont le financement repose, hormis l'endettement, exclusivement sur le travail avec pour conséquence un coût du travail prohibitif.

Bisounours, nous le sommes en croyant que notre héritage de la « Grande Nation », notre force nucléaire, notre siège permanent aux Nations unies, nos leçons adressées au monde entier nous maintiennent hors du commun des pays condamnés, eux, au labeur, aux sacrifices, aux efforts.

Bisounours, nous le sommes en pensant que nous pourrions nous contenter d'efforts homéopathiques, de réformes infinitésimales de l'État, de la préférence pour « l'égalité des chances » aux dépens de l'excellence alors que la bataille à long terme se joue dans les qualifications, à tous niveaux, des travailleurs.

Bisounours, nous le demeurons en affirmant que le pouvoir d'achat de la classe moyenne ne sera jamais atteint, et que dans cet esprit, notre TVA, une des plus basses d'Europe, n'augmentera pas et que la CSG demeurera inchangée, y compris pour des retraités dont le niveau de vie est supérieur à celui des actifs.

Bisounours, nous le devenons jusqu'à la caricature en ne nous interrogeant pas sur notre masse globale de travail.

En fait, ce ne sont pas les carnivores d'outre-Atlantique qui nous menacent, mais nos herbivores, partenaires européens, qui apparaissent carnivores au regard de notre nonchalance collective, notre déni des réalités, notre illusion de passer toujours à travers les gouttes. Ce n'est même plus notre place dans le monde qui est menacée – elle a déjà tellement régressé – c'est notre position au sein de l'Europe qui, désormais, l'est.

Qui aurait pu l'imaginer, il y a peu ? Qui osera le proclamer ? Qui prendra le risque politique de dire à ses électeurs : arrêtons ensemble d'être les seuls Bisounours du monde occidental ?